

HENRI CALET



Le tout sur  
le tout

L'IMAGINAIRE  
  
GALLIMARD

Extrait de la publication









© *Éditions Gallimard 1948.*

**à GEORGES HENEIN**  
*ce petit cadeau pour gage  
d'une amitié qui s'en passe.*



# LES QUATRE VEINES



## I

Je suis parisien de naissance, tout comme mon père qui est né rue des Alouettes, à Belleville. Mon grand-père, Paul Alexandre, naquit à Cheptamville, en Seine-et-Oise ; il posséda une grande épicerie avec chevaux et voitures à Pantin, il fit faillite, il se mit à boire ; avant cela il avait été boucheur à l'émeri ; il mourut en 1886, au mois de juin. Il fut receveur d'omnibus également, mais pour moins d'un jour. Mon bisaïeul, Louis-Justin, marié à Joséphine-Héloïse Barrué, de Fontenay-aux-Roses, fut instituteur à Chennevières-sur-Marne, près de Nogent. Sa pierre tombale a servi à la construction d'une fontaine publique sur la place de la Mairie ; je l'ai vue. Il y a dix ans, il existait encore des vieux qui croyaient se souvenir de leur maître d'école.

La petite église est solide, elle date du XIII<sup>e</sup> siècle ; elle a poussé dans l'herbe de l'ancien cimetière. L'horloge marquait trois heures. Depuis quand ?

Lorsque je passai par là, il y a dix ans, des employés des pompes funèbres, à casquettes de toile cirée, devisaient sur le parvis en attendant la fin d'une messe. On allait enterrer une dame Bénard.

« J'en ai eu un de septième à Saint-Mandé, dit l'un des croque-morts, un à Saint-Maur de septième, un ici à trois heures et demie, j'en ai encore un autre à Champigny... Quelle journée! »

Il s'interrompit pour se mettre à pisser distraitement contre la roue du corbillard fleuri.

Peu après, le prêtre apparut dans le portail, suivi des enfants de chœur marmonnant tous une dernière chanson à l'intention de la morte, Mme Bénard. Puis, les employés commencèrent à décrocher vivement les tentures de deuil : ils en avaient encore un à Champigny dans la même après-midi. C'était une journée chargée en décès.

Cela se passait en 1936, au temps du Front Populaire. Je prenais mes dix jours de congé payé dans cette banlieue. Les frais de séjour et de voyage étaient peu élevés ; on se rendait là en autobus pour quelques tickets et nous faisons notre cuisine nous-mêmes. Au vrai, ce n'était pas la campagne, une promesse tout au plus. Mais on inclinait à l'espoir, à cette époque ; on souriait ; on tendait le poing fermé à l'avenir. Il ne faut jamais montrer le poing à l'avenir ; on le sait maintenant. La région a l'inconvénient d'être très humide.

Mon trisaïeul, Jean-Pierre, naquit à Saclas, en Seine-et-Oise aussi, arrondissement de Rambouillet. Nous nous rendîmes une fois, à Saclas, Reine et moi, avec un billet « Les bons dimanches », à tarif réduit. La S. N. C. F. accordait encore d'importants avantages aux petits voyageurs. Nous avons bien fait de profiter de nos bons dimanches.

J'ai pu consulter un extrait des registres de l'état civil...

*Aujourd'hui vingt-deux germinal, l'an deux de la*

*République Française une et indivisible, sept heures du matin, le citoyen feuille auvent, manouvrier, a déclaré que cejourd'hui, six heures du matin, qui lui était né un enfant mâle dudit citoyen françois feuille auvent et de Marie Magdeleine Lavigne sa femme, auquel il a été donné le prénom de jean pierre, faite en présence du citoyen pierre Séjourné, et la citoyenne Marie Adélaïde florence Charpentier, et le citoyen Germain Séjourné cultivateur et la citoyenne Marie Chevallier femme de Cantien Charpentier meunier, tous quatre témoins qui ont, avec moy, officier public, signé, excepté Marie Adélaïde florence Charpentier qui a déclaré ne savoir signer, fait en la maison commune les jour, mois et an que dessus.*

Ce calendrier, ce style me plaisent, et aussi cette façon de mettre des majuscules ou de n'en mettre pas, d'écrire mon nom en deux mots, ces appellations de citoyen, citoyenne, oui, tout cela m'enchanté.

Le citoyen François Feuille Auvent, le manouvrier, et sa femme Marie-Magdeleine, avaient dû naître sous le règne du Bien-Aimé. C'étaient de ces serfs que l'on nous montrait sur les images de nos manuels d'écoliers, de ces loqueteux à longs cheveux se nourrissant de l'écorce des arbres pendant les grandes famines.

Je n'ai pas remonté plus haut dans ma généalogie, du côté paternel. Assez cependant pour me convaincre que je suis d'extraction roturière.

Depuis Louis XV, nous avons parcouru bien du chemin dans le temps, si nous n'avons guère bougé dans l'espace, entre Saclas, Pantin, Cheptamville, Fontenay-aux-Roses, Chennevières et Paris, où je me suis fixé maintenant au Petit-Montrouge, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Voilà donc des centaines d'années que nous respirons le même air, sans nous écarter

jamais beaucoup des bords de la Seine ; que nous parlons un même langage ; que nous foulons, de père en fils, la même terre de Paris et de ses alentours, et dans laquelle, en toute finalité, nous nous creusons un trou, les uns après les autres, pour y dormir d'un sommeil lourd, interminable.

La Seine ? J'ai pris l'habitude de la sentir couler près de moi, toute verte. Nous sommes comme mari et femme, nous couchons ensemble. C'est elle — sa fraîcheur, sa douceur — que je regretterai le plus. Je viens de la traverser encore ces jours-ci, au pont de l'Alma, sous un grand soleil. Il tombait des arbres sur l'eau une sorte d'ouate, légère comme une neige d'été. J'ai pensé qu'elle continuera à couler là après moi, sans moi, que tout mon sang aussi sera hors de mes veines ; j'en ai eu un peu de chagrin que, tout en marchant, j'ai fourré dans ma poche, avec les autres... Sur le parapet du pont, il y a une petite plaque commémorant la mort d'un gardien de la paix tombé à cette place au mois d'août 1944.

Qu'est-ce qui demeure ? Le Zouave ? Ces deux pêcheurs à la ligne ? La tour Eiffel au loin ?

Nous en avons vu de dures, de cruelles (des minutes, des heures, des années) dans notre famille, au passé tout autant qu'au présent, et sous des régimes pourtant différents : monarchie absolue ou constitutionnelle, Directoire, Consulat, premier, second Empire, Républiques (on en est à la quatrième)... Nous avons connu des guerres innombrables, des invasions, des révolutions, des crises de toute sorte, les Grandes Compagnies, les Chauffeurs, le Choléra, la Terreur, la Commune... Mais cela est bien près de finir, nous voici arrivés à bout de course, je suis le dernier des Feuilleauvents, en un mot comme en deux.

J'allais oublier d'écrire que Jean-Pierre (celui de l'An II) fut décoré de la médaille de Sainte-Hélène. Je suppose qu'il guerroya dans les armées impériales, en Russie, en Allemagne... Il n'avait que dix-huit ans en 1812, mais l'Ogre les aimait ainsi, frais et roses, ceux que l'on appelait les « Marie-Louise ». C'est, à ma connaissance, l'unique ancien combattant de la lignée. Moi, je ne fis, plus tard, qu'une très brève campagne, en 1940, qui se termina obscurément par ma capitulation sans condition et ma capture, une nuit de juin, il y a sept ans, dans un village du département de l'Yonne. Quant à mon père, il passa aux Pays-Bas les quatre années de la précédente guerre mondiale ; il avait alors des opinions pacifistes et internationalistes. Ni l'un ni l'autre n'avons mérité aucune décoration.

A présent que d'ici je regarde à contresens, il me semble que notre chronique eût pu mieux tourner. François, le manouvrier, et son épouse Marie-Magdeleine avaient réussi, à force de peine, à faire donner de l'instruction à leur fils, Jean-Pierre. Notre famille était sortie de sa condition paysanne. Le fils de l'instituteur avait choisi de faire carrière dans les produits alimentaires. La courbe est montante jusque-là. Nous accédions à une classe sociale supérieure. J'aurais pu être maintenant un monsieur respectable, un instituteur, un épicier, qui eût eu des enfants à son tour ; cela n'aurait pas eu de fin. Mais mon grand-père s'adonna à la boisson, qui le mena à la banqueroute frauduleuse (à moins que ce ne fût le contraire). C'est là que je vois la cassure, c'est de ce moment qu'on peut dater la décadence. Mon père, orphelin à cinq ans, ne fréquenta guère l'école, il n'apprit pas non plus de métier bien précis. Et, pour ma part, il serait trop long de

raconter comment j'ai gâché ma vie. Elle tombe déjà en ruine ; c'est mon mortier qui ne vaut rien.

En somme, tout serait à reprendre ; cet effort aura été inutile, il n'en restera rien. Cette semence de même couleur, qui vient de si loin, s'est perdue en moi. Tant pis, ou tant mieux, comment dire ? Le plus dur est fait à cette heure. Je me sens un peu las. Dommage tout de même : un joli nom — bien français — qui disparaît, ainsi qu'une feuille au vent.

\* \* \*

Mais, je me laisse entraîner... ce nom de Feuilleauvent n'est pas le mien, je n'ai jamais eu le droit de le porter. J'ai un patronyme vaguement britannique, difficile à prononcer, et qui ne me va pas du tout. C'est celui du premier mari de ma mère. Je n'ai que fort peu de renseignements sur ce personnage. Il était roux et poitrinaire. A ma naissance, j'ai hérité officiellement de son nom extravagant et de sa nationalité, ce qui m'a causé, dans la suite, diverses difficultés.

Mon père véritable n'eût pu d'ailleurs se mettre en avant, car il était alors en état d'infraction aux lois militaires (à cause de ses idées extrémistes) : il voya-geait.

De fait, j'ai deux pères. Nous nous engageons dans une histoire embrouillée...

## II

Mon existence commence un peu comme une chansonnette comique de café-concert que j'entendis vers 1913 au promenoir de l'*Eldorado*, où mes parents allaient assez régulièrement. Je n'ai pas encore oublié tout à fait les paroles ni la musique ; elles me reviennent par bribes. Ce n'est pas une très belle chanson, en vérité, mais l'air en est trépidant. J'aurais dû tâcher de vivre sur ce rythme ; je serais sûrement arrivé à une position enviable. Je vais essayer de vous chanter le début du premier couplet :

*C'est dans la nuit que j'ai vu l'jour,  
Dans l'quartier du Luxembourg.*

En effet, je suis né dans le quartier du Luxembourg, à la clinique Tarnier, précisément, cette bâtisse de pierre grise, jaunissante par endroits, qui fait l'angle de la rue d'Assas et de l'avenue de l'Observatoire.

L'artiste à tignasse blonde continuait en s'animant de plus en plus. Voici quel est, à peu près, le refrain que nous reprenions avec lui :

*Siméon, Siméon, c'est ainsi qu'on m'nomme,  
 J'nai qu'ce seul prénom.  
 Il n'est pas mal en somme.  
 C'est moi le p'tit Siméon.*

Puis, un nouveau couplet :

*Comme ma mère était indigne,  
 Elle a forcé la consigne,  
 C'qui fait que j'suis un enfant d'l'amour.  
 Ah ! Ah ! Ah ! Ah !*

Eh bien, moi aussi je suis un enfant de l'amour.  
 Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Il ne me souvient plus que d'un dernier couplet :

*Dans le quartier où je suis né,  
 On m'nomme le p'tit dessalé.  
 Et tous les gens en s'retournant  
 Disent qu'j'ai l'air intelligent.  
 Ah ! Ah ! Ah ! Ah !*

J'aime bien cette chanson et, surtout, je la trouve appropriée à mon cas. J'en ai fait mon hymne personnel. L'enfance de Siméon, c'est presque la mienne : je fus le petit dessalé de mon quartier, entre six et sept ans. Les grandes personnes me surnommaient le « Costaud des Ternes » (nous habitions rue des Acacias). Je reparlerai peut-être de cette bonne période. Peu après, je tombai dans la fosse du garage...

Ma venue au monde eut lieu un jeudi de mars, vers les huit heures du soir (dans la nuit, comme Siméon), après un accouchement douloureux et lent qui dura

quatre jours et quatre nuits, pendant lesquels deux professeurs et huit internes se relayèrent autour du lit. Je m'excuse de leur avoir donné tant de fatigue. Il y avait aussi une doctoresse — quelle femme étrange — qui s'intéressait particulièrement à la peau de ma mère, elle la caressait, la comparait à du satin ; elle voulait toucher les grains de beauté, un à un. Aux derniers moments, l'un des professeurs se montra pessimiste, il déclara que je viendrais par le siège. L'autre dit non :

« Ce sera un beau garçon, cela vaudra la peine d'aller le chercher. »

Comment le savait-il ?

« C'est... c'est... c'est un garçon ! » s'écria-t-il joyeusement.

Il avait raison. Aujourd'hui que j'y repense, les causes de cet enthousiasme m'échappent encore. Il embrassa ma mère sur le front en lui demandant si elle était contente. Elle l'était assurément.

Moi aussi. Tout cela s'annonçait gentiment. Je m'étais présenté la tête la première (il était d'ailleurs trop tard pour reculer). Des infirmières s'affairaient constamment auprès de moi ; elles m'appelaient « le gros père » ; je pesais six livres deux cents grammes (une tendance à l'embonpoint, déjà ?).

Ce fut, certes, une agréable saison pour nous deux ; la meilleure de toutes, possiblement. D'autant plus que nous sortions depuis peu de la prison de Saint-Lazare.

Mon père, au cours d'un de ses déplacements, avait rencontré ma mère à Bruxelles. Ils s'étaient plu. Il l'avait décidée à quitter sa famille et à le suivre à Paris. Elle était enceinte de sept mois. En débarquant à la gare du Nord, mon père réussit à s'éclipser adroite-

ment ; il avait accoutumé de « brûler le dur », c'est-à-dire de voyager en chemin de fer sans payer, ou, plus exactement, pour le prix d'un billet de quai. Il faisait cela, non seulement par économie, mais tout autant par principe. Avant de disparaître dans la cohue, il donna à ma mère un rendez-vous assez imprécis :

« Sur le Sébasto, sur un banc près de la rue Turbigo, vers huit heures du soir. Tu n'auras qu'à demander Feuilleau... »

Ma mère ne connaissait pas encore Paris, elle n'avait jamais circulé sans billet, on ne lui avait jamais non plus donné de rendez-vous aussi vague. Elle se fit prendre par un contrôleur zélé qui la remit entre les mains du commissaire spécial qui l'envoya au Dépôt. De là, on la transféra à Saint-Lazare qui était la maison de détention des femmes. On y incarcérait les voleuses, les ivrognesses, les catins, comme on les nommait, et les femmes qui voyageaient sans billet. Tout cela était nouveau pour elle qui sortait d'un milieu bourgeois. La mauvaise nourriture, cette promiscuité, la saleté lui causèrent une furonculose. Elle fut admise à l'infirmerie, avec moi qui remuais dans son ventre, en proie à des émotions pré-natales.

C'est de cette façon, qu'à la fin d'une manière de voyage de noces, ma mère prit contact avec Paris dont, par ailleurs, on lui avait vanté les beautés, ainsi que la gentillesse de ses habitants. La longue suite de ses impressions ne devait pas être beaucoup plus satisfaisante : Paris n'a jamais voulu lui sourire.

Pour mon compte, j'ai subi, avant que de naître, quelques semaines de prison préventive, à tout hasard. Pour m'apprendre à vivre, comme on dit.



# HENRI CALET

## Le tout sur le tout

C'est l'histoire d'un homme qui regarde sa ville et sa vie du haut de ses quarante ans. Tout au long de cette description de Paris, du Paris de 1905 à celui de 1948, et à chaque évocation de souvenir, on entend au fond de soi-même les refrains nostalgiques des chansons populaires. C'est en effet le Paris populaire, et en particulier le XIV<sup>e</sup> arrondissement, qu'Henri Calet nous raconte, le Paris des petits métiers, des grands immeubles sombres, des rues sans grâce, le Paris des misères patiemment supportées, des joies pleinement goûtées, le grand Paris goguenard, à la fois courageux et flemmard, qui ne s'étonne de rien et s'émeut si facilement.

*Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1948.*



80-IX A 22152 ISBN 2-07-022152-0

Extrait de la publication